

L'existence
L'existentialisme métaphysique de Thomas d'Aquin

Michel Nodé-Langlois

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

L'étude des textes du Docteur Angélique conduit inévitablement à s'interroger sur la légitimité d'une partie de son entreprise¹ : faire servir la philosophie d'Aristote à la formulation d'une théologie qui était à tous égards étrangère à ce dernier. Fondée sur des Écritures révélées, encombrées de récits cosmogoniques, de fables, et de chroniques historiques, à peu près exemptes de ratiocination métaphysique, cette théologie paraît devoir être mise au nombre des traditions mythologiques auxquelles Aristote oppose sa propre théologie philosophique².

C'est notamment un fait irrécusable qu'Aristote, démonstrateur de l'existence du Premier Moteur immobile, n'a pas professé une théorie de la création du monde. Mais

1 Article paru dans le n° 6 de la Revue *dioiti*.

2 Voir : Aristote, *Métaphysique*, Livre Lambda, ch.8, 1074b.

qu'Aristote ne fût pas chrétien n'est qu'un fait, et, à en croire Thomas d'Aquin, la question est précisément de savoir si Aristote aurait pu, voire dû enseigner que le monde est créé par Dieu.

Sans doute cette question est-elle résolue d'avance si l'on présuppose que dans le domaine considéré, celui de la théologie, les raisonnements sont toujours prédéterminés par des croyances, et qu'il n'y a donc pas de sens à envisager que le païen Aristote eût pu devenir chrétien par un simple développement de ses thèses philosophiques. Pourtant, le même Aristote présentait son enseignement comme la critique rationnelle des croyances de son temps³, et si une idée lui est étrangère, c'est bien celle qui nie que le divin puisse être l'objet d'une connaissance, encore moins d'une science⁴. Thomas n'était donc pas infidèle à l'aristotélisme en voulant répondre rationnellement à la question de savoir si Dieu doit ou non être considéré comme le créateur de l'univers.

Or sa thèse est que la réponse affirmative à cette question s'impose, si l'on va jusqu'au bout des conséquences impliquées dans les découvertes philosophiques faites par Aristote, lorsque, le premier, il conçut précisément ce qui par la suite devait recevoir le nom de *métaphysique*.

On peut donc caractériser la métaphysique thomasienne en la désignant non seulement, ce qui est traditionnel et justifié, comme une *philosophie de l'être*, mais plus encore comme une *métaphysique de la création*. Ce n'était sans doute pas la première du genre, car elle fut précédée d'innombrables constructions théoriques, patristiques et scolastiques, qui visaient à procurer l'intelligence de la foi définie par les conciles œcuméniques, sur la base du canon des Écritures. Mais la doctrine thomasienne s'est signalée par une puissance remarquable de synthèse, en même temps que par une profondeur qui lui confère une radicalité rarement rencontrée ailleurs.

C'est qu'en présentant la création comme métaphysiquement démontrable, Thomas désignait le point précis d'articulation entre la rationalité philosophique et l'assentiment au dogme chrétien, comme si la philosophie se terminait sur la parole qui est la première du texte révélé : « Au commencement, Dieu créa... »⁵. Il importait au

3 *Loc. cit.*

4 *Ibid.*, ch. 6.

5 *Genèse*, ch. I, v.1. Saint Thomas considérait le commencement du monde comme une vérité de foi indémontrable pour la raison philosophique, contrairement à l'affirmation de sa création. Voir Gilson,

frère Thomas que Dieu fût ainsi connu, car on ne saurait croire en lui sans avoir reconnu, et non pas postulé, son originarité radicale, qui fait de lui la source de tout l'être et, par suite, de toute vérité et de tout bien.

*

Thomas héritait d'abord d'Aristote une thèse qu'il n'avait cure de rectifier, à savoir que la métaphysique est une science nécessaire⁶, et non pas, comme on le crut plus tard, une illusion de la raison pure.

La conception aristotélicienne s'était elle-même élaborée à partir de la critique de plusieurs formes de pensée antérieures : le relativisme, phénoméniste ou nihiliste, des sophistes⁷ ; le matérialisme de certains présocratiques⁸ ; l'interprétation du platonisme comme « réalisme des idées » – affirmation de leur subsistance réelle séparée du sensible⁹ ; enfin ce qu'on pourrait appeler le scientisme¹⁰. Thomas paraît avoir eu une conscience aiguë de l'étroite connexion de ces thèmes dans la fondation aristotélicienne de la métaphysique.

Quant au premier, Platon avait dit l'essentiel dans le *Théétète*, en montrant l'impossibilité de confondre la science et la sensation, et en réduisant à la contradiction la thèse qui prétendrait que toutes les opinions se valent eu égard à la vérité. Thomas a repris la critique du relativisme sceptique en lui donnant un tour inoubliable : « *Veritatem esse est per se notum : quia qui negat veritatem esse concedit veritatem esse : si enim veritas non est, verum est veritatem non esse. Si autem est aliquid verum, oportet quod veritas sit* »¹¹. Si formel soit-il – il vaudrait d'ailleurs mieux dire : *dialectique* –, ou peut-être parce qu'il est formellement impeccable, l'argument atteste l'existence d'une vérité absolument indépendante des opinions subjectives

Le Thomisme, p. 198.

6 Voir Aristote, *Métaphysique*, Livre Gamma, ch.1. Pour l'étude de ce livre essentiel, on utilisera avec profit la traduction et le commentaire qu'en a donnés Jean Cachia aux éditions Ellipses (1998).

7 *Op. cit.*, Livres Gamma et K.

8 *Op. cit.*, Livres A et Gamma

9 *Op. cit.*, Livres A, M et N.

10 *Op. cit.*, Livres Gamma, E et K.

11 « L'existence de la vérité est connue de soi : car celui qui nie que la vérité existe accorde que la vérité existe : si en effet il n'y a pas de vérité, il est vrai qu'il n'y a pas de vérité. Or, s'il y a quelque chose de vrai, il faut que la vérité existe » (Thomas d'Aquin, *Somme de Théologie*, Ia, q. 2, a.1, 3).

individuelles, en même temps qu'absolument inaccessible à la seule sensation. C'est pourquoi la réfutation du relativisme avait été pour Platon la découverte de *l'intellect*¹² comme faculté de connaître une vérité ignorée des sens, en même temps que de rectifier les erreurs de jugement que ceux-ci induisent.

Thomas voyait une nette incompatibilité entre d'une part cette découverte conjointe de l'intellect et de la vérité intelligible, et d'autre part le matérialisme de certains présocratiques. « Les premiers philosophes qui ont conduit des recherches sur les natures des choses ont pensé qu'il n'y avait rien au monde qui ne fût corporel. Comme ils voyaient que tous les corps sont changeants (*mobilia*), et qu'ils pensaient que ceux-ci étaient dans un flux continu, ils jugèrent que nous ne pouvons avoir aucune certitude sur ce qu'il en est en vérité des choses. Car ce qui est dans un flux perpétuel ne peut être saisi avec certitude, s'étant écoulé avant même d'avoir été discerné par l'intelligence (*mente*) »¹³.

Platon en revanche fut celui qui mit en évidence que le réel n'était pas seulement sensible mais aussi intelligible, et que c'était en tant qu'intelligible qu'il s'offrait à une connaissance certaine, laquelle reçut le nom de *science*. Thomas toutefois, s'il fait gloire à Platon d'avoir découvert la réalité de l'*idée*, et sa valeur de fondement dans la connaissance, juge que ce dernier a « dévié de la vérité »¹⁴ en considérant que l'idée ne pouvait être réelle que de la même façon que les choses dont elle constitue l'unité intelligible, bref en existant séparément (*chôris*) – à la manière de ce qu'Aristote appellera une *substance* – mais avec l'immatérialité et l'immobilité qu'elle a dans l'intellect qui pense les choses par son moyen.

À vrai dire, Platon avait lui-même formulé les objections les plus décisives – tel le fameux « troisième homme »¹⁵ – contre pareille interprétation de sa théorie des idées.

12 Voir *Id.*, *Op. cit.*, *Ia*, q. 84, a.6.

13 *Op. cit.*, *Ia*, q. 84, a.1.

14 *Ibid.*

15 Voir Platon, *Parménide*, 132a, cité par Aristote, *Métaphysique*, Livre A, ch. 9, 990b 17. Si l'*homme-en-soi* intelligible non seulement est la forme ou essence commune à tous les individus humains sensibles, mais en outre est une réalité qui existe distinctement d'eux avec l'humanité pour seul prédicat, il sera inévitable de reconnaître qu'il y a une forme commune entre les hommes sensibles et leur idée supposée subsistante. Et si cette forme commune doit elle-même subsister pour être connue, et être principe de vérité, la même conséquence se reproduira à l'infini, de sorte qu'au lieu d'une unité intelligible, on aura une multiplicité infinie d'hommes-en-soi, plus nombreux que les hommes sensibles. Platon suggère lui-même (*loc. cit.*, 132b) que la seule solution pour concevoir sans contradiction la connaissance intellectuelle est de considérer que l'idée n'est pas une chose, et que l'universel intelligible est immanent aux singuliers sensibles, permettant que ceux-ci soient l'objet de

Aristote n'avait eu qu'à le reprendre, et malgré sa dissidence à l'égard de l'Académie, il pouvait revendiquer une rigoureuse fidélité à ce qu'il y avait de plus profond et de plus vigoureux dans l'autocritique platonicienne. Thomas en tout cas paraît avoir accordé une très grande importance à la critique platonico-aristotélicienne de ladite théorie : nombreux sont les textes où il présente la séquence qui va des présocratiques à Aristote comme un progrès philosophique, dans lequel il juge à l'instar de ce dernier que les philosophes ont été « contraints par la vérité elle-même (*ab ipsa veritate coacti*) »¹⁶. Ce que Thomas trouvait dans la compréhension de cette histoire, c'était la vérification philosophique d'une intelligibilité intrinsèque de l'existant sensible, et du même coup de quoi fonder la possibilité d'en connaître intellectuellement la vérité essentielle.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

visées unifiées de la part de l'intellect, autrement appelées noèmes, intentions, ou concepts.

16 Aristote, *Métaphysique*, Livre A, ch. 3, 984b 10 (n° 97 du *Commentaire* de Thomas).